

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA (1^{er} au 10 juillet 2022)

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : du 1^{er} au 10 juillet 2022, le Festival La Rochelle Cinéma (FEMA), présidé par Sylvie Pialat, a enregistré 78 267 entrées en salles, et 88 908 en comptant les rencontres et expositions, plaçant cette cinquantième édition parmi les plus réussies de l'Histoire du festival. Durant ces dix jours, le choix pour le spectateur s'est avéré, comme chaque année, délicat avec pas moins de deux cent-vingt films à l'affiche, des leçons de musique et de montage, quatre ciné-concerts, une multitude de débats et de rencontres et quatre expositions.

Parmi ces dernières figurait *Les Icônes du cinéma français*, une magnifique sélection des plus belles photographies de Philippe R. Doumic, prises dans les années 60 (de Godard à Deneuve, en passant par Rochefort, Karina, Delon...). Delon, justement, auquel le FEMA a rendu hommage à travers vingt films emblématiques : *Plein soleil*, *Le Guépard*, *Le Samourai*, *Le Professeur*, *Monsieur Klein*, etc. Parmi les autres noms célébrés, le cœur pouvait balancer entre l'intégrale Pasolini, la rétrospective Audrey Hepburn, celle de la méconnue cinéaste bulgare Binka Zhelyazkova (à voir en priorité : *Nous étions jeunes*, 1961) ou encore l'hommage aux plus contemporains Joanna Hogg et Jonas Trueba (*Venez voir*, son nouveau film, très minimaliste, sortira le 4 janvier 2023).

Sans oublier une passionnante évocation du cinéma portugais (mention particulière pour *Les Vertes Années* de Paulo Rocha, 1963) et un focus sur le cinéma ukrainien, avec notamment plusieurs avant-premières. Dans *Butterfly Vision* (sortie le 12 octobre), Maksym

Nakonechnyi raconte avec âpreté le retour du Donbass d'une femme soldat qui a été violée par ses geôliers ; très différent, *Pamfir* (2 novembre), de Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk, se déroule à l'ouest de l'Ukraine, à proximité de la frontière roumaine et traite aussi bien de la corruption que de la religion ou encore de l'exil à l'Ouest pour gagner sa vie. Le film brasse plusieurs genres avec une certaine maîtrise : thriller, chronique familiale, comédie. *Jeunesse en sursis*, de Kateryna Gornostai (14 septembre), se présente comme une chronique réaliste, qui brouille les frontières entre documentaire et fiction ; enfin, *Klondike*, de Marina Er Gorbach (pas encore de date de sortie), s'attache au quotidien chaotique d'un couple, en 2014, dans le Donbass, non loin de la frontière russe. Une région déjà instable, menacée par une invasion du pays voisin, au moment même où un avion de ligne est abattu à proximité et où les locaux ukrainiens se divisent entre séparatistes et nationalistes. Un film éprouvant, dont l'intrigue est parfois confuse, mais prenante.



D'ici et d'ailleurs

Pour les amateurs de patrimoine, la section D'hier à aujourd'hui, qui regroupe des classiques restaurés ou réédités, reste incontournable. On a pu y (re)voir cette année des films aussi différents que *Rebecca* (Hitchcock), *Les Larmes amères de Petra von Kant* (Fassbinder), *La Leçon de piano* (Campion), *Les Apprentis* (Salvadori)..., ainsi que deux nouveaux documentaires, consacrés à Patrick Dewaere et à Jane Campion. Mais pour beaucoup, la découverte la plus marquante a sans aucun doute été *La Poupée* (1968), de Wojciech Has, une radiographie sociale sans concession de la Pologne de la fin du XIX^e siècle, où la richesse côtoie la misère (voir les travellings affolants dans des rues soumises au chaos urbain, où deux mondes se côtoient). Wojciech Has montre un univers de pantins, confits dans leur opulence ou leur noblesse héritée, via l'itinéraire d'un marchand, profiteur de guerre, et néanmoins humain, qui reste un

parvenu qui n'arrive à rien, ni à intégrer un microcosme qui le méprise, ni à se faire aimer d'une jeune femme qui se joue de lui.

Après cela, pouvait-on trouver dans la sélection Ici et ailleurs, comprenant quarante-cinq films en avant-première ou inédits, une œuvre aussi vibrante ? Ma foi, oui, avec par exemple *107 Mothers* (14 septembre), du documentariste slovaque Peter Kerekes, qui a nourri sa première fiction de témoignages des détenues du centre pénitentiaire d'Odessa, en Ukraine. Il a ensuite tourné dans cet établissement, avec de vraies prisonnières dans les scènes d'interrogatoire, ainsi qu'avec leur surveillante principale. Seul le premier rôle est tenu par une actrice professionnelle, dont la justesse est remarquable. Le monde que nous montre *107 Mothers* est celui de l'enfermement et de la douleur, mais le film laisse passer de beaux moments de tendresse et de solidarité qui suscitent une émotion toujours discrète.

Sergey Shadrin, *Klondike* (Marina Er Gorbach, 2022)



Dans le reste de la sélection d'avant-premières, issues en partie des festivals de Berlin et de Cannes, attardons-nous sur ceux qui seront bientôt en salles. À commencer par *Les Harkis* (12 octobre) de Philippe Faucon, d'une sobriété et d'une efficacité rares pour dire l'essentiel d'un tel sujet que les cinémas français ou algérien ont jusqu'alors rechigné à traiter. Pas moins prenant, *R.M.N.* (19 octobre) de Cristian Mungiu démontre une fois de plus l'art de son réalisateur pour faire mûrir ses intrigues avec une patience qui ne suscite aucune langueur monotone. Le lieu choisi, en Roumanie, occupe une place essentielle : la Transylvanie, territoire multiethnique où Roumains, Hongrois et Allemands cohabitent (non sans en avoir chassé les Tziganes). Dans un petit village forestier, déserté par de nombreux travailleurs partis à l'Ouest, l'arrivée de boulangers sri-lankais, embauchée par l'usine

locale, va mettre le feu aux poudres et réveiller une xénophobie latente. *R.M.N.*, qui est basé sur des faits authentiques, marque l'extrême inquiétude du cinéaste devant cette montée inexorable de l'intolérance, phénomène illustré notamment par des réunions de groupe où la mise en scène prend toute son ampleur. Tout juste peut-on argumenter que Mungiu a un peu tendance à mettre les points sur les "i" avec une certaine outrance, comme Loach parfois, quand il troque la subtilité pour une certaine lourdeur démonstrative.

Tout autre chose avec l'épatant *Jacky Caillou* (19 octobre) de Lucas Delangle, qui n'a pas usurpé sa place dans la sélection de l'Acid pour l'édition cannoise 2022. Ce conte, tourné en grande partie dans la région du Verdon, se révèle plutôt original, avec un virage inattendu, dans le registre du film rural, et forcément inquiétant, déjà traité dernièrement par un jeune cinéma fran-

çais qui n'hésite plus à s'aérer, loin de ses sempiternels récits urbains. Dans *La Conspiration du Caire* (26 octobre), Tarik Saleh passe manifestement un cap, et avec quel éclat. Le principal lieu de l'action n'est pas n'importe lequel : l'université Al-Azhar, véritable phare de l'enseignement et de la pensée de l'Islam. Un endroit que le gouvernement égyptien a de tout temps cherché à noyauter, en influençant l'élection du Grand Imam. C'est précisément ce moment capital que le film a choisi de montrer, à travers l'itinéraire d'un novice, modeste fils de pêcheur, amené à interagir malgré lui entre les puissances religieuses et politiques. C'est un film haut de gamme, passionnant de bout en bout, impressionnant par ses images de groupe comme pour ses nombreux tête-à-tête, maîtrisant les mouvements amples aussi bien que les plans rapprochés. L'un des meilleurs films de l'année, sans l'ombre d'un doute.

Moins prompt à faire l'unanimité, *Coma* (16 novembre), de Bertrand

Bonello, est une œuvre très personnelle, adressée directement à sa fille et à une jeune génération en souffrance durant les périodes de confinement. Il est vrai que le film a dans son introduction et sa conclusion écrites une tendance à enfoncer des portes ouvertes et morales, voire à donner des leçons de vie. *Coma* louvoie continuellement entre le réel et le virtuel, mélangeant tutoriels, dialogues en off de figurines (Ken et Barbie) et animation. Un *melting-pot* qui pourrait être difficile à digérer si Bonello n'y introduisait pas sens de l'humour et du merveilleux, dans une manière parfois expérimentale et presque toujours ludique. Les voix de Vincent Lacoste, Laetitia Casta, Anaïs Demoustier et du regretté Gaspard Ulliel sont autant de petits cailloux familiers dans ce récit fragmenté et assez souvent déstabilisant. En chair et en os, c'est Julia Faure, dans un rôle d'influenceuse, qui décroche la timbale dans des apparitions toujours très stylées qu'elle rend addictives.

Bellocchio ne peut plus attendre

Dans un style qui lui est propre, saluons le retour d'Ulrich Seidl dans *Rimini* (23 novembre). Devant la caméra du cinéaste autrichien, la station balnéaire italienne hors-saison ressemble à un endroit lugubre où stagnent à chaque coin de rue des migrants SDF, où des cars de retraités étrangers viennent écouter un chanteur ringard, lui aussi hors-saison. Ce personnage, gigolo à l'occasion pour de vieilles dames en manque d'amour, est au centre d'un

film qui ne manque pas de susciter la gêne dans une poignée de scènes de sexe d'une crudité malsaine. Mais si le héros de *Rimini* a une flamboyance pathétique, et de notables absences dans son rôle de père qui a déserté, Seidl lui accorde un regard qui n'est pas exempt de tendresse, à l'instar de tous ses personnages, même les plus abîmés. Cap sur la Tunisie avec *Ashkal* (25 janvier 2023) de Youssef Chebbi, un faux thriller qui est surtout un constat

social sans aménité sur ce que son pays est devenu, plus de dix ans après la Révolution de jasmin, qui avait commencé avec l'immolation de Mohammed Bouazizi. De feu, il en est énormément question dans le film, au-delà de l'enquête de deux policiers sur des corps calcinés, une piste narrative qui est traitée mais qui ne constitue qu'une trame symbolique d'une Tunisie où rien n'a fondamentalement changé depuis la fin du régime de Ben Ali. Le film s'empare de lieux bétonnés et déserts pour en faire un théâtre idéal et nocturne afin d'y introduire des teintes fantastiques. Fascinant, audacieux et quand même un peu ralenti par une intrigue répétitive.

Fantastique toujours avec *La Montagne* (1^{er} février prochain) de Thomas Salvador, en dépit de vingt premières minutes qui ressemblent fort à un film commandité par les offices de tourisme des régions alpines, avec en sus l'histoire si sou-

vent ressassée du retour à la nature pour un citoyen fatigué de la vie moderne. Mais c'est mal connaître Thomas Salvador, réalisateur de *Vincent n'a pas d'écailles*, pour croire que l'on va en rester là. Le vertige des cimes et l'ivresse des sommets n'arrivent qu'ensuite, alors que les silences vont peu à peu s'imposer aux paroles humaines. Contemplatif, le film ne l'est plus seulement, même si les images restent somptueuses à haute altitude, car il devient poétique, écologique, tendre et drôle dans cette lumineuse fusion de l'homme et de la montagne.

Comme pour beaucoup de premiers films, *El agua* (29 mars) de Elena López Riera se caractérise par l'accumulation de nombreuses thématiques, une richesse qui le dessert autant qu'il attise notre curiosité. Le long métrage se situe dans une petite ville du sud de l'Espagne, là où a grandi la réalisatrice, non loin d'Alicante, où coule un fleuve d'as-





pect inoffensif, mais qui provoque parfois de terribles inondations. *El agua* est à la fois consacré à un amour d'adolescente, à un portrait de groupe de la jeunesse locale le temps d'un été, et également à trois générations de femmes que certains disent maudites. L'aspect documentaire du film, renforcé par des témoignages face caméra, est contrebalancé par ses aspects romanesques et même surnaturels.

Enfin, il serait dommage de passer sous silence *Marx peut attendre* (2021) du grand Marco Bellocchio, car malheureusement aucune date de sortie n'est annoncée à ce jour. Le 27 décembre 1968, à l'âge de 29 ans, Camillo Bellocchio se suicide. Cinquante ans plus tard, sa famille se réunit au grand complet, avec ses trois frères et ses deux sœurs. Parmi eux, le frère jumeau de Camillo, Marco Bellocchio, entreprend une enquête auprès de ses proches pour démêler enfin le vrai du faux concernant cette tragédie. *Marx peut attendre* est un documentaire très intime

et émouvant qui enregistre les témoignages des frères et sœurs du cinéaste, montre des films et des photos tirés des archives familiales et évoque en images les principaux événements ayant marqué l'Italie de 1939 à 1968. Le film est passionnant pour les connaisseurs de l'œuvre de Bellocchio, avec des extraits de plusieurs films du réalisateur, liés peu ou prou à sa vie, des *Poings dans les poches* au *Sourire de ma mère*, en passant par *Le Saut dans le vide* et *Les Yeux, la bouche*. Issu d'une sorte de déni familial, qui cachait un sentiment de culpabilité vivace, même un demi-siècle plus tard, *Marx peut attendre* se déploie comme un exercice cathartique touchant qui refuse les larmes tardives, s'autorise l'humour et porte sur un deuil inconsolé, une lucidité que l'on espère enfin apaisée. L'un des points d'orgue du festival rochelais qui sera de retour l'an prochain, à partir du 30 juin. Vivement !

Alain Souché